

## Savoirs religieux et genèse des sciences humaines

**Maurice Olender**

---



**Édition électronique**

URL : <http://annuaire-ehess.revues.org/15583>  
ISSN : 2431-8698

**Éditeur**

EHESS - École des hautes études en sciences sociales

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 janvier 2003  
Pagination : 163-167  
ISSN : 0398-2025

**Référence électronique**

Maurice Olender, « Savoirs religieux et genèse des sciences humaines », *Annuaire de l'EHESS* [En ligne], | 2003, mis en ligne le 15 février 2015, consulté le 06 octobre 2016. URL : <http://annuaire-ehess.revues.org/15583>

---

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2016.

EHESS

---

# Savoirs religieux et genèse des sciences humaines

Maurice Olender

---

Maurice Olender, maître de conférences

## Langue et monnaie : approches sémantiques

- 1 LE séminaire a permis un premier examen de quelques métaphores rapprochant langue et monnaie, thème abordé dans notre communication au colloque de l'EHESS, à Toulouse en avril 1995, consacré à « La contemporanéité en question ». Nous avons évoqué alors des liens entre les images de la langue et un « métal d'alliage ».
- 2 Ainsi Rivarol considère en 1797 (dans les « Notes » éditées en annexe à son célèbre *Discours sur l'Universalité de la langue française* de 1784) que les racines des mots sont « comme une monnaie que chaque peuple a chargée de son empreinte ». S'il n'est pas seul à considérer que les « langues sont les vraies médailles de l'histoire », il ne pense pas, comme tant d'autres depuis la Renaissance, qu'on puisse y déceler les étymologies qui portent la marque de « cette monnaie primitive », ni en déchiffrer les signes « des temps où elle fut frappée ». S'opposant résolument à ceux qui veulent concevoir les langues hors de toute historicité pour y déceler de l'inaltérable, Rivarol poursuit sa métaphore monétaire : « Les langues les plus simples et les plus près de leur origine sont déjà très altérées. Il n'y a jamais eu sur la terre ni sang pur ni langue sans alliage. » Et les mots sont « comme les monnaies : ils ont une valeur propre avant d'exprimer tous les genres de valeur », écrit encore Rivarol.
- 3 Produire des métaphores pour formuler divers types de temporalité en décrivant la mobilité des langues est un exercice qui se retrouve dans les textes anciens. Associant les langues au rythme des saisons, Horace dit dans son *Art poétique* combien lui importe la nouveauté dans l'usage des langues. Comme pour les modifications des empreintes d'une monnaie, « il a toujours été permis, il le sera toujours, de mettre en circulation un vocable

marqué au coin du moment ». On a voulu voir ici une allusion aux *Triumviri monetales* qui, chaque année, changent l’empreinte des monnaies, quand Horace écrit : « *Licuit semperque licebit/signatum præsentē nota producere nomen.* » En effet, *signare* et *notare* appartiennent au champ sémantique de la « marque » qui signe, qui scelle et légitime ; *signator* peut désigner le « monnayeur » et, *nota*, l’empreinte de la monnaie. C’est ainsi que se trouve « enrichi l’idiome national (*sermonem patrium*) et mis au jour, pour les idées, des vocables nouveaux ». La langue, la monnaie, deux insignes notables de la patrie. Pour faire donc l’éloge de l’irruption du temps dans l’usage d’une langue, quand un terme courant se renouvelle pour répondre aux exigences de la création intellectuelle, Horace se sert de la marque monétaire – comme tant d’autres poètes le feront au fil des siècles.

- 4 Si la voix, matériau sonore naturel, est marquée au gré des conventions sociales pour donner lieu à une parole qui assure échange et communication, la monnaie, matière métallique frappée d’une valeur commune et idéale, est garantie par la signature d’un pouvoir politique. Cette double dimension, qui est aussi une « double convention », Aristote l’inscrit notamment dans *l’Éthique à Nicomaque*. Dans ce texte, la prééminence politique de la monnaie ne fait pas de doute : entre nature et légalité, Aristote affirme que la monnaie (*nomisma*) est le fait d’une institution, non pas naturelle (*phusis*) mais imposée par la loi (*nomos*). Dans le premier livre de *la Politique*, soulignant l’importance du langage et la nature « civique » de la créature humaine, on trouve sa célèbre formule, « seul d’entre les animaux l’homme a la parole » ; il dit là encore, nuançant ses propos, que la monnaie est faite d’une « matière utile par elle-même », dont la valeur fut d’abord définie « uniquement par les dimensions et le poids, et enfin par l’apposition d’une empreinte (*charaktèr*) [...] qui fut mise comme signe (*semeion*) de la quantité de métal ». Mais il insiste aussitôt sur le fait que « certains considèrent la monnaie (*nomisma*) comme bagatelle (*leros*) et pure convention légale (*nomos*), sans fondement dans la nature (*phusis*) », puisqu’il suffit de modifier la convention pour ôter à la monnaie « toute valeur (*axios*), toute utilité profitable (*chresimos*) ».
- 5 Parmi les nombreux lecteurs de ces pages d’Aristote, un capucin calabrais, Lorenzo da Brindisi, qui a eu son heure de gloire au XX<sup>e</sup> siècle : il a été proclamé docteur de l’Église par Jean XXIII le 19 mars 1959. Connaissant l’hébreu, il rédige un commentaire de la Genèse dans les années 1580 (sans doute entre 1584 et 1590) : après avoir rappelé qu’« Adam a inventé et institué » (*ab Adam inventam et institutam*) la langue du Paradis pour désigner les animaux, s’inspirant d’Aristote, il écrit : « Par sa nature même, la voix n’est rien d’autre qu’un son animal (*sonus animalis*) localisé dans la bouche, résultant de la percussion de l’air dans la gorge ou le larynx. » Et il poursuit, nous éclairant à propos des métaphores monétaires de la langue : « la voix est la matière de la signification comme l’argent est celle de la pièce de monnaie ou du vase » (*vox ipsa veluti materia est significationis, ceu argentum denarii et vasis*). En outre, la voix ne devient signe qu’au moment où l’homme lui donne une forme signifiante, comme l’argent, écrit-il, ne devient « vase ou monnaie » (*vas autnumisma*) que lorsqu’un artisan lui imprime sa forme. Dieu a fait don du langage et non de tel ou tel idiome ; de la même manière il a créé le métal précieux sans lui donner une forme spécifique. Adam est apprenti linguiste quand ce premier homme façonne la langue comme l’artisan sa cruche ou de la monnaie. De la frappe du matériau sonore par la langue naît la parole humaine qui donne lieu à un acte de nomination.
- 6 Cette action de nommer se trouve inscrite dans les imageries du vocabulaire grec et latin désignant la monnaie. Ranimant au début du Moyen Âge une tradition déjà ancienne,

Isidore, évêque de Séville (+ 636), écrit dans ses *Étymologies* : « *Moneta*, la monnaie, tire son nom de *monet*, qui met en garde et avertit (*monere*) contre toute fraude altérant le métal de sa composition ou son poids. *Nomisma* (la dénomination grecque de) la monnaie, une pièce d'or, d'argent ou de bronze, est dite *nomisma* (*nomisma dicitur*) parce qu'elle porte la signature du nom (*nomen*) et l'effigie du prince. » La volonté de faire coïncider la *monnaie* et la *signature du nom* qui en garantit la frappe s'appuie en outre sur l'identification de la pièce à son nom d'usage. On nomme une monnaie : un sou, un denier, une obole, ou une livre... Que les étymologies, qui sont toutes fabriquées, soient plus ou moins fausses, n'y change rien. Car les systèmes d'associations que dévoilent les étymologies permettent de cerner des images communes contribuant à former une mémoire sociale.

- 7 Mais avant de désigner la pièce de monnaie chez Horace, Martial, ou plus tard chez Isidore, le latin *nomisma* fait partie du vocabulaire grec ancien. Ce qui nous a incité à reprendre le riche dossier sémantique des associés du verbe *nomizein*, mis au point par Emmanuel Laroche en 1949.
- 8 Les problèmes généraux qui se nouent entre les théories linguistiques et monétaires anciennes, au Moyen Âge ou à l'âge moderne, ont été abordés dans de nombreuses publications (on ne peut citer ici la bibliographie donnée au séminaire). Outre des travaux plus récents – deux dossiers, l'un dans les *Annales* (55 [6], 2000), l'autre dans *L'Homme* (162, 2002) –, nos problèmes ont été exposés notamment à la lumière des apports de François Simiand et de Marcel Mauss (et de leurs discussions publiées dans *Les Annales sociologiques* en 1934). Cette partie du séminaire a donné lieu à des échanges « comparatistes » grâce à l'intervention de l'ethnologue Judy Rosenthal (University of Michigan-Flint), rapportant des observations de son terrain, chez les Ewés, au Togo ; quant à Edly Dollar (Open University of Israël), il a exploré le champ sémantique des métaphores monétaires dans l'hébreu biblique et moderne. Par ailleurs, Georges-Arthur Goldschmidt a proposé quelques réflexions sur les valeurs politiques de la notion d'espace dans la langue allemande. Il a été prévu de réserver dans l'avenir un moment spécifique à l'étude du *Traité des monnaies* (vers 1355) de Nicole Oresme ainsi qu'à ses commentaires d'Aristote ; et au *Système de la monnaie* (1526) de Nicolas Copernic.
- 9 Au point où nous en sommes, la recherche se heurte sans doute à l'abondance des sources, aux problèmes qu'elles posent aux générations de lecteurs qui s'y sont confrontés. Mais la difficulté de ce type d'enquête tient sans doute plus encore à la mise en évidence d'une série de lieux communs : les associations plus ou moins métaphoriques entre *langue* et *monnaie*. Il n'empêche. Ce qui est courant peut aussi être dominant dans les pratiques quotidiennes comme dans les traités de savoir qui s'en inspirent tout en les orientant ; et la banalité d'une telle série métaphorique peut se constituer en trait pertinent dans une histoire des pratiques et des représentations transmises par une bibliothèque où les auteurs, se lisant les uns les autres, produisent des réseaux de citations imagées dont le ressassement ne suppose jamais une oblitération du sens. C'est ainsi que les poètes ont enrichi nos lectures (d'Horace à Dante, de Mallarmé à Celan). Prolongeant ces lectures, le colloque annuel organisé par Yves Bonnefoy, à la Fondation Hugot du Collège de France, fut l'occasion d'un exposé sur les conditions d'« autonomie du poétique » face au poids des textes formés dans et par de « la croyance » et du « religieux ». Nos guides : des pages de Leopardi, les peintures noires de Goya (commentées par Yves Bonnefoy), et des textes de Vico invitant à relire les sources grecques et latines de l'érudit napolitain.

## Publications

- *Ezitzite na Raya*, trad. en bulgare par Tatiana Batouleva, Sofia, Lik, 2002.
  - « Misshapen Priapus », dans *Antiquities*, sous la dir. de N. Loraux, G. Nagy et L. Slatkin, New York, New Press, 2001, III, p. 283-291.
  - « Oscenità o perfezione : il corpo presso gli Antichi », dans *Corpi. Testi. Fondamenta Venezia Città di Lettori*, sous la dir. de D. del Giudice, Venise, Comune di Venezia, 2001, p. 127-135.
  - « The risk of the equivocal words » (en bulgare), *Philosophical alternatives*, X (5-6), 2001, p. 40-50.
  - « Le temps d'un clin d'œil », dans *La Séduction*, sous la dir. de G. Cahen, Paris, Autrement (« Mutations », 212), 2002, p. 154-169.
  - « Jean Starobinski : una erudición de lo sensible », *Microfisuras. Cadernos de pensamientoe creacion*, 17, 2002, p. 88-96.
  - « Schrameck à Matignon, 1997-2002 », *L'Infini*, 78, 2002, p. 41-44.
  - Avec J.-B. Pontalis, « Ni maître ni disciple », dans *Le disciple et ses maîtres. Pour Charles Malamoud*, sous la dir. de L. Bansat-Boudon et de J. Scheid, Seuil (« Le Genre humain », 37), 2002, p. 153-171.
  - « Plurilinguisme i nacionalisme. Temptativa d'una arqueologia de les Ilengües del paradís » (en catalan), *Plurilitat de Ilengües, Annals 18a Universitat d'Estiu*, 2001, Andorre, 2002, p. 72-91.
- 

## INDEX

**Thèmes** : Histoire, Problèmes généraux